



# Un long chemin

Herbjørg Wassmo



Un long chemin

du même auteur  
chez le même éditeur

*Le livre de Dina* (1<sup>re</sup> édition 1994 ; 2003 ; 2013)  
*Fils de la Providence* (1<sup>re</sup> édition 1997 ; 2013)  
*L'héritage de Karna* (1<sup>re</sup> édition 2000 ; 2013)  
*Voyages* (1995)  
*La septième rencontre* (2001)  
*La fugitive* (2004)  
*Un verre de lait, s'il vous plaît* (2007)  
*Cent ans* (2011)  
*Ces instants-là* (2014)

chez d'autres éditeurs

*La trilogie de Tora* (Actes Sud, 1987, 1996 et 1997)  
tome 1 – La véranda aveugle  
tome 2 – La chambre silencieuse  
tome 3 – Ciel cruel  
Thésaurus tomes 1 et 2 (Actes Sud, 2007)

La plupart de ces ouvrages sont aussi disponible en poche  
chez 10/18, sauf *Un verre de lait, s'il vous plaît* en Babel.

---

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Oslo.

Herbjørg Wassmo

Un long chemin

traduit du norvégien par Luce Hinsch

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

Titre original :  
*Veien å gå*

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition (Gaïa, 1998).

Illustration de couverture :  
© Ilona Wellmann / Arcangel Images  
© 123RF/rck953

---

© Gyldendal Norsk Forlag, 1984  
© Gaïa Éditions pour la traduction française, 1998  
ISBN 13 : 978-2-84720-726-2

## Préface

*La guerre a toujours été une affaire d'héroïsme, et les documents historiques relatent toujours les faits et gestes du héros et du vainqueur. On raconte rarement quel sort a été réservé aux gens ordinaires, si ce n'est pour souligner le rôle d'un personnage devenu légendaire. Le sang, la sueur et la faim du commun des mortels risqueraient de cacher à la postérité les faits d'armes des généraux et des héros. Mais cela nous donnerait probablement une histoire plus vraie et plus nuancée.*

*L'être humain a heureusement de grandes capacités d'adaptation, de survie, d'oubli pour renaître des cendres laissées par toutes les guerres. C'est peut-être la raison pour laquelle notre espèce continue d'exister sur terre.*

*Avec ce livre, l'auteur voudrait rappeler que des êtres humains ordinaires – des femmes, des enfants – font aussi partie du jeu macabre et trouble de la guerre, même si leur nom n'est pas gravé sur les monuments commémoratifs et même si leur histoire n'a rien de légendaire. Leurs souffrances et la loyauté dont ils ont fait preuve restent dans l'ombre, ils sont rarement maîtres de leur destin. Ce sont les généraux et les héros qui gagnent les guerres. Les gens ordinaires y perdent leurs membres, leurs maisons, leur famille – ou leur vie.*

*Avec les armes que nous avons aujourd'hui, la guerre en elle-même est devenue le véritable ennemi de chaque être humain. Quel que soit le camp dans lequel on se trouve. Mais pourquoi ne parvenons-nous toujours pas à tirer les conséquences et agir réellement dans la politique mondiale d'aujourd'hui contre cet ennemi commun ?*

*Ce livre ne donne aucune réponse à cette question, bien que l'auteur l'eût souhaité de tout cœur. Il ne rapporte qu'une bribe de l'histoire de la guerre, sans rapport avec la politique internationale, ni avec les combats livrés sur terre, sur mer ou dans l'air. Il s'agit là simplement d'une petite famille qui a dû quitter la Norvège occupée pour se réfugier en Suède. Cela se passe entre 1944 et 1945, par une température de moins trente degrés, sous un vent d'est glacial, avec un mauvais équipement. Ces gens venaient du petit village de Lødingen, sur une île appelée Hinnøy dans le Nordland, où opérait un groupe actif de résistants. Plusieurs d'entre eux furent pris et mis en prison. Cette famille, encerclée par les Allemands, fut forcée de se sauver. Un père, une mère et un petit garçon de cinq ans.*

*La femme était au courant des activités clandestines du mari, mais sans en connaître les détails. Elle risquait trop gros en restant chez elle avec l'enfant. Les pains qu'elle confectionnait en grande quantité étaient distribués aux hommes qui se cachaient dans les montagnes, ou encore mieux dans sa propre chambre à coucher, sans même que les grands-parents qui vivaient aussi dans la maison ne s'en soient jamais doutés. Elle avait constamment peur que le bruit de l'émetteur caché au grenier ne soit perçu par les sentinelles allemandes qui patrouillaient devant la maison.*

*Le mari avait monté la garde à la frontière dans le Finnmark pendant la guerre de Finlande, de novembre 1939 à janvier 1940. Ensuite, pendant l'Occupation, il avait fait partie d'un réseau de résistance, en contact avec la Suède par ses activités de passeur, et avec Londres par radio. Finalement, rester à Lødingen devenait trop dangereux et il leur fallut faire à skis le long chemin à travers les montagnes pour arriver jusqu'en Suède. C'est au cours de cette marche qu'ils eurent à livrer un combat solitaire contre les éléments avec à leurs trousses une patrouille allemande. L'auteur se demande s'ils sont jamais venus à bout de ce combat – ou bien*



*s'il leur faudra le poursuivre le restant de leurs jours – quand nous autres, qui nous en sommes sortis plus facilement, avons des difficultés à comprendre.*

*L'histoire elle-même et les endroits décrits sont bien réels. Les acteurs du drame étaient encore en vie et l'auteur a pu aller droit aux sources pour se renseigner. Mais il reste toujours dans une vie humaine des sentiments et des impressions que l'on tait ou que l'on refoule, et que l'on ne désire pas étaler devant des tiers. Surtout quand il s'agit de souvenirs semblables à ceux de cette famille. L'auteur a dû respecter ce désir.*

*La vie intérieure – c'est-à-dire les pensées et les sentiments décrits dans ce livre – est donc une pure fiction et l'auteur en endosse l'entière responsabilité. Elle ne saurait incomber aux modèles. Du reste, il leur aurait été impossible de revivre des sentiments ou des pensées vieux de quarante ans. L'auteur a cependant essayé de conserver l'identité et l'originalité des personnages principaux, tels qu'elle les a connus. Par ailleurs elle a pris la liberté d'inventer ou de transformer les personnages secondaires.*

*Ce livre est né d'un désir de lever un coin du voile qui dissimule le sort de gens ordinaires dans le jeu de la guerre – en particulier celui des femmes et des enfants.*

*Chacun de nous est un être unique. C'est en nous reconnaissant comme tel que nous pourrons affronter la réalité et combattre ce qu'il y a de négatif dans les mythes héroïques, en temps de guerre comme en temps de paix.*

Il me reste enfin à adresser un chaleureux remerciement à ces trois personnes qui, en me racontant leur histoire, m'ont permis d'écrire ce livre.



# 1

Il a cinq ans et il sait que la cave à pommes de terre du grand-père est spéciale. De l'extérieur, elle est comme toutes les autres caves à pommes de terre, mais personne n'a plus le droit d'y entrer. Même pas le grand-père !

L'enfant se souvient bien de la haute voûte en pierre à l'intérieur. Le père avait dit que c'était parce qu'elle était solide et construite en granit qu'ils l'avaient prise.

Un jour, le père était en train de partager un tonnelet de beurre entre des gens qu'il connaissait. Le tonnelet était arrivé par bateau, tard la veille au soir, et il avait été transporté en grand secret dans la cave à pommes de terre. Le petit garçon était là, à regarder, tout en sachant bien que son père aurait préféré qu'il ne soit pas là. Ce n'en était que plus important et excitant. Il s'était assis sur une caisse vide et savait que c'était un moment extraordinaire. Il restait silencieux et se faisait tout petit. Les gens allaient et venaient, emportant un paquet de beurre dans leur sac, sous leur veste ou simplement dans leur poche.

C'est alors qu'Andriano, le commandant du port, est arrivé brusquement, il a salué le père avec raideur, avec des mots compréhensibles, mais qui n'étaient cependant pas les bons. C'était parce qu'il était allemand. Il avait avec lui Jens Bådsman. Le père n'a rien dit pendant que les deux hommes faisaient le tour de la cave. Andriano a dit que c'était une bonne cave. Qu'il désirait l'inspecter. Puis il a jeté un coup d'œil dans le tonnelet et a dit que c'était du beurre de bonne qualité. Papa a fait une drôle de tête et

a raconté une histoire, disant que c'était du beurre appartenant aux Télécommunications qui devait être distribué aux employés du Télégraphe. Andriano a fait le salut militaire et s'en est allé sans répondre. Jens Bådsmann sur ses talons. L'enfant avait bien eu envie de dire qu'aucun d'eux ne travaillait au Télégraphe, mais il s'était tu. Quelque chose dans l'expression du visage de son père l'avait retenu.

Ils n'ont plus de cave à pommes de terre. Elle sert maintenant d'entrepôt à munitions et elle est gardée par de jeunes hommes en uniforme. Il trouve leur parler bizarre – et c'est curieux de penser qu'ils portent des fusils qui peuvent tuer les gens en une seconde, et qu'en même temps ils sourient et ont les joues rouges parce qu'ils restent au froid pendant des heures. Ils chantent quelquefois aussi.

Il sait bien que les munitions servent à quelque chose. Ce sont des balles avec lesquelles on peut tirer sur les gens. Si on a un fusil. Les Allemands pointent leur fusil sur les prisonniers russes et hurlent des commandements. Les gosses se glissent pour voir passer le défilé silencieux des prisonniers russes sur la route à laquelle ils travaillent. Ils construisent aussi des ponts et des casemates. Ils concassent des gravillons à l'aide de massues et les transportent à la brouette sur la route. Ils ne disent rien. Ils travaillent, l'échine courbée sous les cris de commandement. Il sait bien que ce n'est pas bien de faire travailler les gens comme ça. Malgré cela, personne ne dit rien.

Grand-père, les jambes écartées, empêche les Allemands d'entrer dans la maison quand ils veulent venir s'y installer. Il a très peur. C'est terrible de voir un grand-père qui a peur. Malgré cela, grand-père ouvre sa chemise quand l'Allemand lui demande s'il préfère être fusillé plutôt que de donner sa

maison. Et il se fait un tel silence au salon qu'il a l'impression qu'ils sont tous morts.

Mais personne n'est fusillé. Et ils restent tous les cinq dans la maison du grand-père. Grand-mère, grand-père, papa, maman et lui.

Tanja n'aime pas les jeunes hommes qui montent la garde devant la cave à pommes de terre. Elle grogne, jette des regards en biais et les poils se hérissent sur son dos à leur approche. C'est comme si elle aussi savait qu'on est en guerre et que les Allemands sont nos ennemis, qu'il faut bien les tolérer parce qu'on a peur d'eux. C'est seulement un chien, mais elle sait tout.

Il voit bien qu'elle a peur des Allemands quand ils chassent les enfants avec brusquerie. Elle gronde et elle a la queue entre les pattes.

Les prisonniers russes ne marchent pas comme tout le monde – ils traînent les pieds sur la route, enveloppés dans leurs capotes informes. Il n'arrive pas à imaginer qu'il y a un corps en dessous. Ils font peur à voir. Seulement une tête rasée sur un cou maigre dont on voit les tendons quand ils tournent un peu la tête. De temps en temps un genou pointu passe par l'ouverture de la capote. Traversant le pantalon. Ils ont l'air de somnambules. Il n'y a aucune lumière dans leurs yeux. Il ne les considère pas comme des gens normaux. Ce sont des prisonniers russes.

Il arrive que les enfants jouent à l'Allemand et au prisonnier russe. Ce n'est pas drôle de faire le prisonnier russe. C'est plus drôle de commander, de manipuler un fusil et de pousser des cris. Les garçons qui font les Allemands sont toujours les plus grands et les plus forts.

Tanja, qui est un berger allemand, n'aime cependant pas les Allemands. Le petit garçon ne trouve pas qu'ils fassent

grand mal en vérité. Ils crient surtout. Il semble improbable qu'ils se mettent à tirer un jour. Il n'arrive pas à le croire.

Les prisonniers russes fabriquent différents objets. En bois. Il accompagne quelquefois ceux qui sont un peu plus grands et qui leur donnent du pain. Les plus dégourdis obtiennent ces petits objets en échange. Des mains osseuses surgissent des capotes d'un brun sale et attrapent le pain pendant que la sentinelle regarde ailleurs. C'est toujours ainsi. Il arrive que le prisonnier russe ait le temps de donner quelque chose en échange. Mais le petit, lui, n'a jamais de chance. C'est ainsi quand on est petit. Les autres passent toujours devant.

Les fenêtres du salon de la maison du grand-père donnent sur la route. De là, il peut suivre le convoi silencieux de l'équipe, se traînant la massue sur l'épaule. Une fois, il a le courage de se mettre au premier rang avec son morceau de pain. Un officier en képi surveille le convoi, revolver au poing. Il chasse les enfants au fur et à mesure qu'ils se pressent dans le fossé vers le groupe de prisonniers. Le petit garçon s'approche de côté, vers un prisonnier qui semble n'avoir rien eu. Les enfants veillent à ce que la répartition du pain soit équitable. Il essaie de se faire aussi invisible que possible, mais il voit que l'officier l'a observé. Il est secoué d'un tremblement. Mais l'officier pose son regard ailleurs. Les Allemands ne sont pas tous méchants.

C'est ce que Tanja ne comprend pas. C'est un chien. Lui, c'est un garçon. Grand maintenant. Qui comprend que certains Allemands ont plus de douceur dans les yeux que d'autres et laissent leur regard glisser sur l'eau noire du caniveau quand les enfants donnent du pain aux prisonniers russes. Ensuite il fait attention de ne pas emporter de morceaux de pain trop gros, impossibles à dissimuler.

Ça n'en vaut pas la peine. Car les Allemands ne sont pas tous pareils.

Il pense que ça aura l'air tout naturel s'il marche en sens inverse, vers la remise, pour revenir avec rapidité à reculons, tenant le pain sur la nuque. Arne et lui ramassent du pain dans un seau en fer-blanc. C'est très malin, parce qu'ils peuvent laisser les seaux sous le pont. Alors, quand les prisonniers vont chercher de l'eau pour faire du ciment, ils montrent le pont du doigt. C'est plus simple que de s'exposer aux Allemands. Quand la sentinelle tourne la tête, ils montrent le pont et les hommes comprennent. Les enfants ignorent comment ils font, mais les seaux sont toujours vidés.

L'eau sous le pont clapote paisiblement.

Papa n'est presque jamais à la maison. Il va et il vient quand ça lui chante. Personne ne sait rien. En tout cas personne ne dit rien. Papa ne lui dit jamais quand il va partir. Il disparaît comme ça le soir, quand le petit rentre dîner. Mais ça ne fait rien puisque maman est toujours là. Grand-père et grand-mère aussi. Ils font partie de la maison. De manière bien différente que les jeunes hommes devant la cave à pommes de terre. Ils ne sont pas loin. Mais c'est un tout autre monde.

Il se souvient qu'ils sont allés au début de l'automne – avant le gel – au chalet des Erikstad. Ils avaient emmené des tas de bidons. Maman en avait fait toute une histoire. Elle racontait à tout le monde qu'ils allaient cueillir des myrtilles. Ce qu'ils avaient fait, du reste. Ils avaient aussi passé quelques jours chez les Gundersen. Il ne comprenait pas ce qu'on allait faire de toutes ces baies. Mais maman avait été désolée quand un bidon s'était renversé pendant le retour et que les baies s'étaient mises à rouler sur la route. Les myrtilles, c'est important.

Il n'y a pas que les myrtilles. Ils parlent parfois de la guerre avec de drôles de voix rauques. Il a la vague et inconfortable sensation que c'est plutôt à cause de la guerre – plus qu'à cause des myrtilles – qu'ils font cette excursion dans les bois.

Il se souvient que les conversations s'arrêtaient quand lui, ou un autre enfant, entrait dans le chalet.

Il y a des mots qu'on ne prononce jamais. Mais ils sont continuellement présents. Le soir ils flottent au-dessus du lit et portent en eux toutes les questions qu'il n'arrive pas à formuler et toutes les réponses qu'il n'obtiendra jamais. Il voit ces mots dans le noir et essaie de les forcer. Essaie de pénétrer les visages graves des grandes personnes et leurs conversations mystérieuses et désespérées. Mais le sommeil finit toujours par l'envahir. Les bruits de la maison le persuadent que la nuit n'a rien d'effrayant. Il entend en bas grand-mère remuer les rondelles de la cuisinière. Il entend une porte claquer quelque part dans la maison. Le mieux, c'est quand maman joue du piano. C'est un son qui efface tous les bruits inquiétants.

Il lui arrive cependant au cours de l'automne de revivre les soirées dans le chalet. C'était si bizarre. Tant de gens qui ne se connaissaient pas. Quand il demandait s'ils allaient bientôt rentrer à la maison, on lui répondait seulement peut-être. Ils faisaient du feu dans la cheminée tous les soirs. Ces images sont encadrées par le feu et les voix des adultes. Des voix quelquefois irritées, nerveuses. Comme s'ils n'avaient pas le moins du monde envie d'être là à ramasser ces maudites myrtilles.

Une image se détache plus claire et plus sonore que les autres. Il n'aime guère y penser quand il est au lit. Il préfère



le faire en plein jour. Et avec maman ou grand-mère à proximité.

C'est en été. Il redescend tout seul de Hamdalen sur la route. Il ne pense à rien. Il fait soleil. Un drôle de soleil brûlant qui le fait transpirer dans la nuque, mais agréable quand même. Il passe juste devant chez les Winsjansen quand un bruit d'avion éclate dans le ciel. Un type qu'il ne connaît pas bien arrive en courant. Il crie que les avions essayent « d'avoir » le transport de troupes allemand. Un ou deux jeunes garçons passent devant lui en vitesse et lui crient de rentrer vite chez sa mère, parce que la fusillade va commencer.

Il reste debout à regarder les boules de feu. L'image est très nette quand il l'évoque. En quelque sorte plus nette maintenant que l'été dernier.

Des boules de feu !

Il est planté là, la bouche ouverte, les mains au fond de ses poches, et regarde. Il descend jusqu'au pont et s'arrête à nouveau, se penche au-dessus du rebord et ouvre de grands yeux sur la mer. Il voit que c'est sur le bateau que l'on tire. Les boules de feu ne sont pas que du feu. Ce sont de vraies bombes ! Certaines ne touchent que l'eau. Mais d'autres touchent le bateau ! Il oublie qu'il est sur le pont. Il n'est rien, pour ainsi dire. Il est seulement là penché sur le rebord entre le ciel et la terre.

Maman arrive tout à coup et l'emporte par la peau du cou. C'est ignominieux. Mais cela fait partie de l'histoire. C'est une honte d'être tiré de la sorte quand on a cinq ans. Tout est dangereux et maman a peur.

Il sait que ça s'est passé avant que les Allemands occupent la cave à pommes de terre. Car c'est là que maman l'a amené. Il y a beaucoup de monde. Certains pleurent beaucoup. Il y

fait une chaleur humide insupportable. Noire et effrayante. Grand-mère, Erna, maman et lui sont assis ensemble. Et Erna pousse des cris de cochon qu'on égorge, alors qu'elle est bien plus grande que lui.

Ensuite, il revoit la cave à pommes de terre. Où ils sont assis. Et les prisonniers russes. Il les voit attraper les croûtons de pain – rapides comme l'éclair, et les cacher sous leurs capotes. Il sait qu'ils ont très peur. Mais ils le sont d'une drôle de manière ensommeillée. Ils ne le montrent pas. Leurs yeux se détournent. Il n'arrive jamais à y lire de la peur. Il sait seulement qu'elle existe.

Ceux qui habitent le long de la rivière et autour du pont que les Russes sont en train de construire font aussi partie de cette peur. Nøss, le tailleur, qui coud accroupi sur sa table tout en regardant par la fenêtre. L'enfant croit que Nøss voit beaucoup de choses. Et au premier étage Juell, le cordonnier, frappe les semelles usées. Un drôle de bruit agressif. Peur !

L'enfant est souvent venu chez le tailleur et le cordonnier. Avec papa ou maman. Ils font partie du tableau parce qu'ils habitent près du pont où les prisonniers russes frappent le gravillon de leurs masses et attrapent les croûtons de pain en passant. Ils ont tous deux des fenêtres qui donnent sur la route. Il se demande souvent pourquoi personne ne dit rien. Presque chaque soir. Dans la journée tout est différent. La réalité ne rend pas les images plus claires.

C'est le soir dans son lit qu'il voit mieux le tailleur. La grande table devant la fenêtre. Tous les tissus posés dessus. Des bouts de fil dans tous les coins. Il peut se représenter le tailleur vu de l'intérieur ou à travers la fenêtre – comme il le veut, quand il est couché dans son lit. Quand il se représente le tailleur vu de l'extérieur, il le voit de profil. Il arrive que son pied pende au bord de la table. Comme ça !

Papa ne fait pas partie des images de terreur. Il est toujours dehors, en train de peindre. Il fabrique sa peinture lui-même. Un grand pot d'huile de lin. Et de merveilleux petits sachets contenant toutes sortes de couleurs ! Un gros sac de terne oxyde de zinc. Il arrive souvent que papa lui demande de mélanger dans la boîte avec un bâton. C'est amusant ! Papa est différent des autres. Insaisissable. Il disparaît tout à coup.

Papa étudie les différentes couleurs sur des petits bâtons. Il n'est pas bavard. Il les regarde à la lumière. Il faut « qu'elles aillent » les unes avec les autres, dit-il. Avec les plinthes le long des planchers, les encadrements de fenêtres, les moulures des plafonds. Tout. Il est très tatillon. Il lui arrive de prendre le temps de décorer un plateau pour quelqu'un. Ils passent pour faire la commande. Puis ils taillent une bavette avec maman. Des plateaux ovales et noirs, à rebords. Les fleurs finissent par éclater sur le fond noir.

Papa travaille dans une toute petite pièce sous les toits. Il peut à peine s'y tenir debout. Mais ça ne fait rien parce qu'il travaille assis. Le petit a la permission de le regarder faire. Sans bouger ni pied ni patte. La mansarde de papa est dans la partie la plus ancienne de la maison de grand-père. On raconte que cette vieille maison a, entre autres, servi d'auberge. Il trouve curieux que des choses aient existé avant lui – avant sa naissance. C'est difficile à croire. Mais il se crée une image de cela aussi.

Il retient sa respiration quand papa pose le dessin de ce qu'il va peindre. Il fait d'abord un dessin sur un papier et en trace les contours avec une aiguille. C'est un gros travail. Puis il pose le papier sur le plateau à décorer et saupoudre de talc. Le talc passe à travers les trous et se dépose sur la surface noire et y reste quand on enlève le papier. Et cela forme le dessin de ce que papa va peindre. Il s'agit alors de ne pas

éternuer ! C'est interdit. Il a toujours envie de rire quand il voit papa mettre le papier sur le plateau. C'est comme s'il allait éclater de rire et d'éternuement. Juste parce que c'est défendu ! Dans l'image où est papa il n'y a rien qui fasse peur. Juste des couleurs, du talc et des bouts de papier sur le plancher.

Il arrive souvent que papa lui demande d'aller sous la table chercher quelque chose qui est tombé. La corbeille à papier lui arrive juste au menton quand il est à genoux sous la table.

Un jour, deux officiers sont venus en visite dans la maison. Ils viennent de Øygården. C'est très loin. Le petit garçon n'y a pas été souvent. Ils ont entendu dire que maman jouait du piano et ils sont venus l'écouter. Un peu à contre cœur maman se met à jouer. Les hommes en uniforme écoutent en souriant. Mais papa n'a pas l'air d'aimer beaucoup ça. Il se retire au grenier tout le temps que maman joue.

Un jour il entend dire que si quelque chose arrive à la cave à pommes de terre toute la maison sautera avec. Il sait que c'était téméraire de la part de grand-père de refuser la maison aux Allemands. Il ne sait pas s'il a vu grand-père ouvrir sa chemise et l'a entendu dire aux Allemands qu'ils pouvaient tirer, ou bien si on lui a raconté l'histoire. Cela l'ennuie parce qu'il ne peut pas le raconter aux autres gosses s'il ne l'a pas vraiment vu. Puis il oublie. Il finit par croire qu'il l'a vu. Mais il ne raconte rien aux autres quand même.

Il y a beaucoup de portes dans la maison. Quand quelqu'un sort à un bout de la maison, ou parle à travers des portes ouvertes, on l'entend à l'autre bout. S'il n'a pas vraiment vu les Allemands la fois où ils voulaient prendre la maison, il les a sûrement entendus. Ça c'est sûr !

Un jour il entend des coups de fusil au coin, tout près de la fenêtre. Il regarde, et voit un Allemand près du mur en train de tirer. Il a l'air d'une housse de meuble ambulante dans son costume blanc. Ensuite on lui dit que ce n'était qu'un tir à blanc ! Mais il a ressenti la peur le traverser. Les fusils sont dangereux, même quand on ne tire pas avec... La peur n'est pas quelque chose qu'il imagine, elle est là. À l'instant ! Immédiate !

Tanja aboie et fait un boucan terrible. Maman se précipite dehors et crie d'une voix perçante. Le jeune homme rit et dit quelque chose en allemand. Il l'entend à travers les murs et les portes. Il écrase son visage contre la vitre gelée. Son cœur s'arrête de battre un instant parce que maman est dehors. Mais ils ne tirent pas sur elle. Plus tard tout le monde s'habitue à la fusillade. Elle a lieu seulement dans la journée. Ils appellent ça des exercices. Tout le monde s'y fait, sauf Tanja. Elle continue à aboyer et veut se précipiter sur les soldats.

Il repense tout le temps à cette cueillette de myrtilles à Kanstad. C'est drôle de partir cueillir des myrtilles tard dans la soirée, à l'heure où d'habitude il doit se coucher. Ils n'ont pas pris le bateau qui fait le service régulier, il sait bien qu'il s'arrête, et à Erikstad et à Kanstadbotn. Ils sont partis en pleine nuit dans un petit bateau. Et personne ne se parlait. On se laissait transporter en silence.

L'enfant avait trouvé un mètre en métal quand ils s'étaient réunis autour de la cheminée dans le chalet. Il s'amusait à faire sortir et rentrer le mètre dans son étui de métal en appuyant sur un bouton. Cela faisait un bruit sec et ça l'amusait de l'entendre claquer au milieu des voix basses des adultes. Tout à coup l'une des dames a sursauté et avec

colère lui a demandé d'arrêter de faire du bruit. Il s'est assis honteux dans un coin, les mains autour des genoux. Le silence qui s'est fait était pénible. Maman s'est assise à côté de lui. Mais elle n'a rien dit. Papa n'était pas là. Papa était toujours en dehors du tableau. Toujours.

Ils étaient nombreux dans la pièce. Mais on ne disait pas grand-chose. Celle qui avait une voix en colère se taisait aussi. C'était comme si tout le monde s'épiait. Il avait les mains moites et restait près de maman. Il a dormi avec elle dans la soupenette. Elle avait un visage lisse qui ne montrait pas ce qu'elle pensait.

Plus tard, de retour à la maison, il entend quelqu'un dans la cuisine parler des jeunes filles qui étaient dans le chalet, à mots couverts.

« Elle s'est abîmé le pied. En se sauvant. En sautant par la fenêtre. Ils ont tous été pris !

– La boule de neige roule vite...

– Oui. »

Il ne sait pas d'où lui vient le nom. Grini\*. Il a un son creux et métallique. Un son désagréable. Comme celui du mètre en métal dans son étui. Il ne comprend pas qu'il ait pu aimer ce son.

La guerre ! Ce n'est pas un mot qu'il entend souvent. Mais il le connaît. Il ne sait pas ce que ça veut dire. Mais c'est en quelque sorte en rapport avec les Allemands. En rapport avec tous les non-dits, tous les regards, toutes les conversations qui s'arrêtent brusquement si quelqu'un entre dans la pièce. L'enfant est assis sous la table et saisit quelques bribes qui, rassemblées les unes aux autres, vont

---

\* Camp de concentration aux environs d'Oslo. (*Les notes sont de la traductrice.*)

lui donner la signification du mot guerre. Mais il n'a pas encore compris.

Il y a aussi le fait qu'il faut rationner la nourriture. Il n'y a pas pensé, mais sent bien que cela n'a pas toujours été comme ça : que les miettes tombées sur le plancher sont bonnes à manger aussi. Le plan de travail est aussi long que le mur. Mais il ne s'y perd pas beaucoup de miettes. C'est à cause de la guerre. Il y a au-dessus un placard en contreplaqué. C'est papa qui l'a fait et l'a verni. Ce qui fait partie de la guerre c'est l'image de ces placards vides et de la confiture d'airelles avec des morceaux de carottes. Cela en fait partie parce que quelqu'un parle du sucre qu'il y avait autrefois. La pince à sucre pend à sa place. Elle coupe les gros morceaux de sucre brun en deux. Mais il entend parler du sucre blanc. Ça devait être bien bon à mettre dans la bouche. Ça ne fait pas partie du tableau. C'est pourquoi c'est plutôt irréel.

Ils ont des pommes de terre et des carottes au sous-sol. Ça vient des champs autour de la maison. Elles sont couchées sur du sable blanc sec apporté de la plage de Rotvær. Avant la guerre on conservait tout dans la cave à pommes de terre. Maintenant personne ne peut y entrer.

C'est amusant quand grand-mère se met à jouer de la pince à sucre. Elle casse le sucre brun en morceaux de plus en plus petits. Ils ont tendance à sauter dans tous les sens. L'enfant en obtient toujours un morceau. De préférence un de ceux qui tombent par terre. Il suffit de souffler un peu dessus. Et ils sont aussi bons.

Toutes les miettes sont bonnes à manger ! Le sucre est dans une boîte couleur rouille. Il y a plusieurs boîtes dans le placard. Avec des lettres tarabiscotées dessus. *Farine. Café. Sucre.* Il ne sait pas lire, mais maman épelle pour lui. Il a l'habitude de remplir les boîtes avec les sacs en papier

que maman rapporte de la boutique. Il est assis sur le plan de travail et se sent important. Il faut faire attention de ne rien perdre. Il écoute le drôle de bruit que fait la farine ou le gruau en coulant dans la boîte. Il ne l'oubliera jamais. La cuisine de maman est un cagibi en comparaison de celle de grand-mère. Ce n'est pas une vraie cuisine. Elle n'a pas l'eau courante. Elle doit aller chercher l'eau dans un seau chez grand-mère ou à la rivière. Mais elle ne se plaint pas.

La rivière est faite pour y prendre de l'eau ou y rincer le linge – en contrebas. Tout le monde y va. En hiver ils font un trou dans la glace et y plongent le seau. Si c'est un petit trou, on se sert d'une boîte en fer-blanc pour prendre l'eau. Pour rincer le linge les femmes sont agenouillées à l'embouchure. Il fait froid en hiver. Elles frappent le linge et soufflent sur leurs mains qui luisent sur le blanc bleuté de la glace, toutes rouges de gel et d'eau glacée. Puis les enfants viennent aider. Les patinettes et les traîneaux servent à transporter les baquets et les seaux remplis de linge ou d'eau.

Après une journée passée à rincer ou à transporter de l'eau, il y a souvent de la soupe au hareng avec du gruau pour le dîner. Un tas de gruau écœurant, à son goût. Il ne connaît rien de plus mauvais au monde. Ça pue le hareng dans toute la maison. Le fait que les harengs soient soigneusement coupés en petits morceaux n'arrange rien. Il en a froid dans le dos. Les arêtes remontent à la surface comme des antennes et il les sent lui piquer le palais et la langue bien avant d'avaler la première bouchée. Il triche en se réservant les morceaux des ailerons. Ils sont souvent sans arêtes. Et puis ils sont marron foncé. Ils ne sont pas aussi dégoûtants que les morceaux grisâtres. Maman dit que c'est le sel qui les fait foncer. Ils restent longtemps au sous-sol, dans la saumure. Donc les ailerons s'imprègnent plus que le reste



du hareng – parce qu'ils sont beaucoup plus minces. Cela le sauve. Mais la soupe au hareng reste quelque chose d'infect. Avec plein de chou-rave dedans. Il se demande pourquoi il faut tant de chou-rave.

Un jour il entend la colère des adultes monter dans la cuisine de grand-mère. Il les entend prononcer le mot allemand. Il tend toujours l'oreille à ce mot. Il se glisse jusqu'à la porte entrouverte.

Ils parlent d'une chèvre. De la chèvre d'oncle Bjarne. Il en garde dans sa bergerie. Celle qui est contiguë au petit hangar où il range son bateau. Le soldat allemand avait mis les pattes arrière de la chèvre dans ses bottes de cuir et s'était jeté sur la chèvre, disent-ils. Ensuite ils racontent que la chèvre de son oncle a été abattue. Il essaie de se rappeler la conversation des grandes personnes – mais n'arrive pas à tout comprendre. Pourquoi le soldat a-t-il fait cela ? L'enfant pose timidement des questions. Et on lui répond vaguement. Le soldat a fait du mal à la chèvre, a-t-on lancé. L'enfant ne comprend pas pourquoi on a été obligé d'abattre la chèvre. Il la revoit en train de brouter l'herbe. C'était une chèvre drôle. Maintenant elle n'existe plus.

Une autre fois le malheur s'abat sur eux. Les gens pleurent. L'enfant n'ose pas poser de questions. Mais on finit par tout savoir. À propos de la jeune fille qui était allée ramasser des baies avec une amie près de l'éboulis. Le mot « allemand » prend un sens encore plus effrayant. Haïssable. C'est un de « ceux-là » qui a tué la jeune fille.

Le mot « guerre » n'est plus un vain mot. Il a vu la jeune fille de nombreuses fois, même s'il ne la connaît pas. Elle est devenue tout à coup invisible. Morte !

Il imagine le jeune homme sous la fenêtre. Il imagine la chèvre avec sa barbe, broutant l'herbe. Il imagine le bruit du

mètre métallique qui saute dans son étui. La cueillette des baies devient une chose effrayante.

Il finit par demander pourquoi l'Allemand a tué la jeune fille. Mais personne ne lui répond. C'est trop affreux. Trop triste. Il repousse l'image. Celle de la jeune fille. C'est trop laid, sans qu'il sache exactement pourquoi. Et il comprend qu'il y a beaucoup de choses qu'il ignorera tant que personne ne lui répondra.

Il est souvent sur le quai. Mais ce n'est pas permis. C'est dangereux. Les adultes croient qu'on peut tomber dans la mer. Les grands garçons y pêchent du menu fretin. Avec des fils de pêche et des épingles à nourrice recourbées. Il essaie de pêcher – lui aussi. Il attrape quelques poissons qu'il donne au chat.

Un jour, un bateau de pêche arrive à quai. Un tas de gens se précipitent pour acheter du poisson. Mais pas question. Les pêcheurs disent que le poisson n'est pas à vendre. Ça fait tellement d'histoires et on pousse de tels cris que les enfants apeurés s'en vont. On accuse les pêcheurs de vendre leur poisson aux Allemands. C'est une chose honteuse. L'engueulade se prolonge et finalement le bateau s'en va.

Il s'est rendu compte depuis longtemps que lorsque les Allemands se montrent ou quand on y fait allusion, les gens changent insensiblement d'attitude. On ne peut pas dire exactement ce qui se passe, mais... Après l'histoire du bateau de pêche, il comprend qu'il n'y a pas que les Allemands qui font cet effet sur les gens. On est sûr de rien, c'est bête.

Cela fait aussi partie du tableau.

# Un long chemin

Herbjørg Wassmo

Traduit du norvégien par Luce Hinsch

Pendant l'hiver 1944-1945, dans l'extrême nord de la Norvège sous occupation allemande. Un enfant de cinq ans, sa mère et son père fuient par les montagnes pour gagner la Suède. Le père, résistant, ne peut plus dissimuler ses activités de passeur. Il entreprend avec sa famille, inexpérimentée et sans équipement, de rejoindre la frontière par le chemin le plus difficile, le chemin de la liberté. Fuir la guerre, par -30° C, faire face à la peur, au désespoir et à l'épuisement, aux membres gelés et aux mirages.

Un récit tout en retenue pour rendre hommage aux héros anonymes, lever un coin du voile sur le sort que les guerres réservent aux gens ordinaires, aux hommes, aux femmes et aux enfants.

**Herbjørg Wassmo** est née en 1942, dans le nord de la Norvège. Ses romans et nouvelles sont empreints de l'atmosphère de ces régions septentrionales.

Auteur de sagas flamboyantes telles que la *Trilogie de Tora*, *Le livre de Dina* et *Cent ans*, elle a vu son œuvre récompensée par de nombreux prix.

X-16 • 12 €



NOUVELLE ÉDITION